

Louis Agassiz : 1807-1873

Autor(en): **Burnand, Aug.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **15 (1907)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-15306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

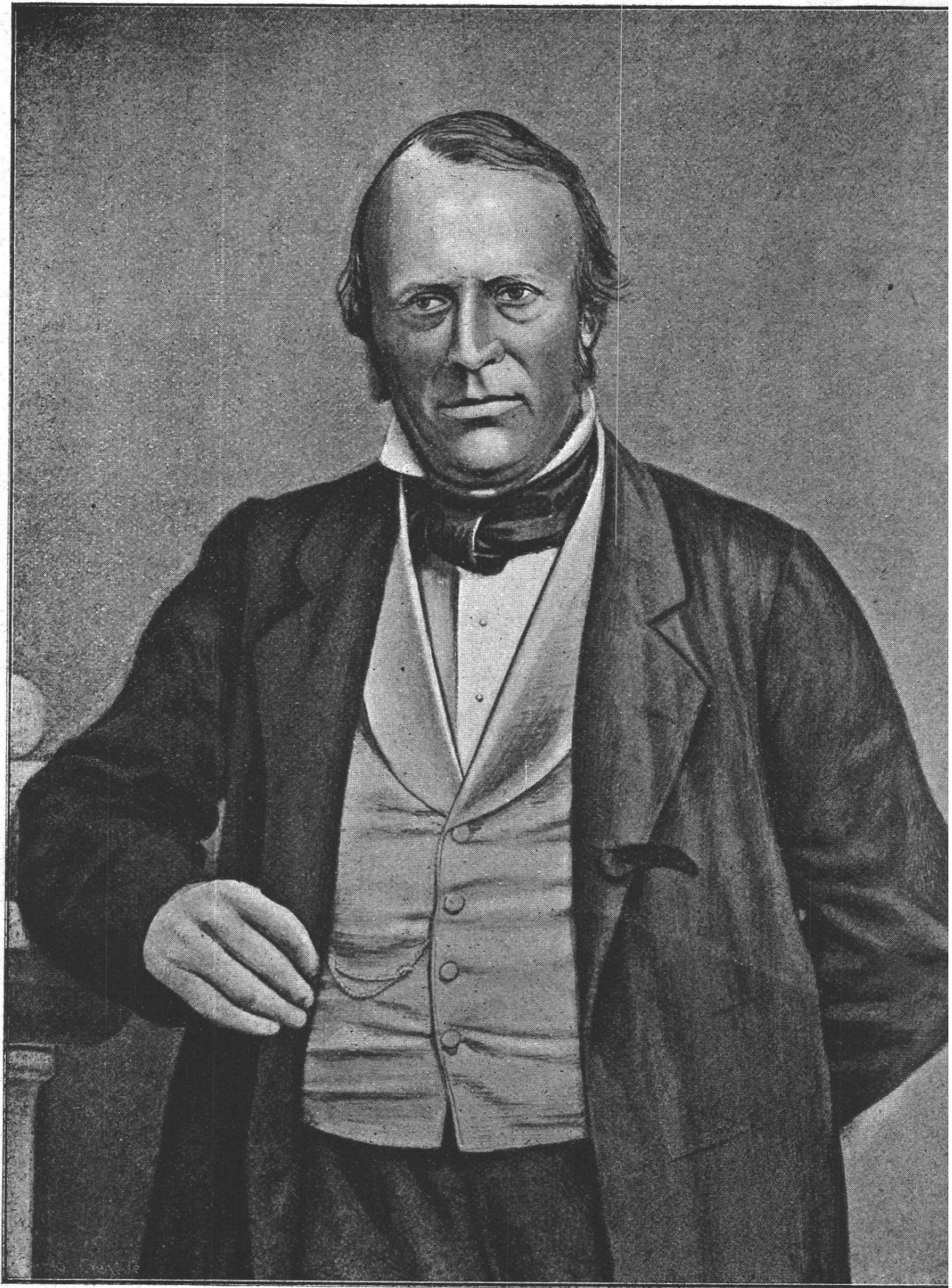
LOUIS AGASSIZ

1807-1873

Motier, au bord du lac de Morat, faisait partie des baillia-
ges communs. C'est là que LL. EE. reléguèrent, en 1792, le
pasteur Rod. Martin, en lui enjoignant de ne plus se préoc-
cuper de la nourriture qui périt. L'Acte de Médiation attribua
Motier, quoique protestant, à Fribourg. Sur la façade du
presbytère on lit maintenant cette peu académique inscrip-
tion :

*Jean-Louis Agassiz, célèbre naturaliste,
est né dans cette maison le 28 mai 1807.*

Le pasteur Louis-Rodolphe Agassiz, bourgeois d'Orbe et
de Bavois, avait épousé Rose Mayor, fille du médecin de
Cudrefin. De bonne heure le petit Louis s'intéressa à la vie
des poissons ; c'étaient, avec son frère Auguste, des parties
de pêche sans fin ; les soirs d'été, à Motier ou à Cudrefin,
les deux garçons allaient surprendre à pleines mains les
chevennes, bondelles, nases ou barbeaux endormis tout
grouillants sous les pierres, et transformaient en aquariums
les bassins de fontaine. L'étude, toutefois, n'était pas
négligée. En 1817, les deux frères furent placés à Bienne,
où ils suivaient les classes du collège tout en apprenant à
parler l'allemand qu'ils possédèrent bientôt couramment.
A côté du latin ils apprirent l'italien, puis, en même temps
que le grec, ils commencèrent l'étude de l'anglais, car c'était
au commerce que le père les destinait.



LOUIS AGASSIZ
1807-1873

A quinze ans Louis aurait dû entrer en apprentissage chez son oncle Mayor, banquier à Neuchâtel ; ses instances et l'intervention de son professeur Rickly lui valurent la faveur de se rendre à Lausanne où il trouva les collections, alors uniques, du professeur Chavannes et les encouragements de son oncle, le fameux chirurgien Mathias Mayor. Celui-ci, très écouté, réussit à faire abandonner pour Louis les projets de commerce et à le vouer à la médecine.

Dans ce but on l'envoya à Zurich, à dix-sept ans, toujours avec son frère, et il s'y occupa surtout d'histoire naturelle et de physiologie avec le professeur Schinz. C'est de là qu'ils firent leurs premières excursions dans les Alpes, et revenaient, à pied toujours, à Orbe, où leur père avait été nommé pasteur en 1821.

En 1826, Auguste entra décidément chez son oncle à Neuchâtel et Louis se rendit, seul cette fois, à Heidelberg. Il ne tarda pas à s'y lier d'amitié avec l'étudiant Alexandre Braun, qui avait la passion de la botanique, ainsi que Schimper. A eux trois ils formèrent le noyau d'un cercle studieux auquel les professeurs prenaient un vif intérêt. Agassiz passait ses vacances chez Braun, à Carlsruhe. Atteint de typhus, c'est là qu'il reçut des soins attentifs qui lui permirent d'aller achever sa convalescence à Orbe. Là, bientôt en chasse, il entretient dans ses lettres son ami Braun de la tendresse qu'il éprouve pour la progéniture d'un certain *Bombinator obstetricans*, qui n'est autre qu'un affreux crapaud dont il étudie les phases de multiplication. Le pasteur Mellet de Vallorbe a de fort belles collections de papillons et scarabées ; Agassiz voudrait lui inculquer aussi l'amour des escargots et des limaces, mais son révérend ami préfère s'en tenir à ce qu'il nomme sa « vermine ».

Braun décide ses deux camarades à se rendre à Munich, à la fin de l'année, pour continuer leurs études. Ils y trouvent en effet des professeurs remarquables : Döllinger, pour

l'anatomie, Martius, qui les initie à l'art de faire des observations en voyage, Schelling, qui, partant de « l'introduction à la philosophie », les fait passer par « les âges du monde », puis les fait monter à « la philosophie de la mythologie » pour les enlever jusqu'à « la philosophie de l'Apocalypse » ; les jeunes gens restent sous le charme. Oken leur développe ses théories philosophiques sur la nature, ses hypothèses surprenantes que ne corroborent pas toujours les faits ; mais qu'importe au véritable esprit philosophique ? Le trio passe une soirée par semaine chez Oken, au milieu de la bière et de la fumée, un autre soir chez Martius qui leur offre du thé. Chez eux, dans la maison même de Döllinger, ils font avec celui-ci des expériences pratiques, et leur chambre, rendez-vous des étudiants naturalistes, devient la « petite académie » où l'un ou l'autre tient parfois une conférence, à laquelle les professeurs ne dédaignent pas d'assister. Voyait-il des étudiants se mettre en route pour quelque partie de plaisir, Agassiz disait : « Les voilà qui s'en vont en bande parce qu'ils ne peuvent pas aller chacun leur propre chemin ; leur devise est : *Ich gehe mit den andern*. Quant à moi, j'irai où je voudrai, non pas seul, mais en tête des autres. »

Dans ce milieu le but prochain s'éloigne pour Agassiz et il écrit à ses parents (février 1828) : « Ce qui me rebute » serait de pratiquer un jour la médecine comme gagne-pain... Il me faudrait deux ou trois ans pour faire le tour » du monde aux frais du gouvernement, je mettrais tous » mes sens à contribution pour ne pas laisser échapper une » seule observation intéressante, pour faire de belles collec- » tions et pour qu'on puisse aussi me ranger au nombre de » ceux qui auront reculé les bornes de la science ; avec » cela mon avenir est assuré. Je reviendrai content et dis- » posé à faire tout ce que vous voudrez. » A quoi son père répond d'un ton sévère : « ...S'il faut absolument pour ton

» bonheur que tu brises les glaces des deux pôles pour y
» trouver des poils de mammouth, et que tu sèches ta che-
» mise au soleil des tropiques, attends au moins pour nous
» en parler que ta malle soit faite et tes passeports signés.
» Commence par atteindre ton premier but qui est un
» diplôme de médecin et de chirurgien ; je ne veux plus,
» pour le moment, entendre parler d'autre chose et cela
» suffit. »

Agassiz travaillait alors à un ouvrage qui, dans sa pensée, devait commencer sa réputation scientifique : la description, avec planches coloriées, des poissons rapportés du Brésil par Martius et Spix. Il le dédiait à Cuvier qui avait adressé un appel à tous les naturalistes s'occupant d'ichtyologie, en vue d'un ouvrage complet. Agassiz y avait associé les peintres Dinkel et Weber qui l'assistaient de leur art. Cet ouvrage était pour lui le point de départ de vastes projets dont il s'ouvrit à ses parents le 14 février 1829 : « Je » voudrais, écrit-il, qu'on pût dire de Louis Agassiz : » Il fut le premier naturaliste de son siècle, bon citoyen et » bon fils, aimé de tous ceux qui le connurent. » « Je sens » en moi la force d'une génération entière pour travailler à » ce but et je veux l'atteindre, si les moyens ne me man- » quent pas... Il ne s'agit que de me faire un nom européen ; » je suis dans le meilleur chemin pour y parvenir. » Il parle alors de l'expédition que prépare Humboldt de l'Oural, à la mer Caspienne, de celle que se propose Ackermann dans l'Amérique méridionale. Dans une lettre qu'il destine à Cuvier, il expose comment il s'entraîne à la fatigue de la marche, au maniement quotidien du fusil, du sabre et de la baïonnette, à l'apprentissage qu'il fait dans l'atelier d'un forgeron, d'un menuisier pour apprendre l'usage des outils. Il n'en négligeait pas pour autant l'étude et en avril 1829 Agassiz était reçu docteur en philosophie ainsi que le relatait la *Gazette de Lausanne* d'alors.

Les vacances qu'il prit à cette époque pour installer ses magnifiques collections dans la maison de son grand-père, à Cudrefin, furent brusquement attristées par le décès du vénérable médecin, en décembre 1829 ; puis Agassiz retourna à Munich pour y prendre son bonnet de docteur en médecine. Mais il emportait d'amers regrets de la mort du bon vieillard : « Quant à lui, il est heureux, écrit-il ; mais ce sont » ceux qui le pleurent qui sont à plaindre. Qui prendra main- » tenant soin des pauvres et des malades dans ce vaste » district dont il était, dans un certain sens, le seul soutien ? » Si une mort pouvait en remplacer une autre, il y a bien » des personnes qui se battraient autour de son cercueil » pour prendre sa place et le rendre à la vie. Oh ! qu'il est » glorieux de mourir comme il est mort et de laisser de tels » souvenirs ! Dieu veuille nous donner une fin aussi paisible ! » La seule distraction que je puisse trouver est de tra- » vailler. »

Le 3 avril 1830, il était reçu docteur en médecine. En même temps que son livre sur les poissons d'eau douce, il en préparait un autre sur les poissons fossiles ; il espérait en retirer 20,000 francs de Suisse. Après un court séjour à Vienne, où sa réputation naissante lui ouvre toutes les voies, Agassiz rentre à Munich et débute dans le professorat par un cours de zoologie ; comme il le donne sans note aucune, cela l'oblige à une préparation minutieuse, outre le travail auquel l'astreint la surveillance de la publication de ses ouvrages.

A la fin de l'année il partit pour Concise, dont son père venait d'obtenir la charmante cure ; son ami et peintre Dinkel l'y accompagnait, car il lui était indispensable. C'est là qu'il passa une année, occupé à ses recherches et publications et donnant ses soins aux malades de la contrée.

Mais Paris l'attirait, il avait quelques fonds et il se mit en voyage. Admirablement reçu par Cuvier, il eut bientôt la

douleur de perdre ce maître et protecteur aimé ; puis vinrent de sombres jours de soucis financiers d'où le tira la main bienveillante et généreuse de Humboldt, bonheur auquel vint s'ajouter celui de retrouver à Paris ses amis Braun. Peu de temps après, la correspondance qu'il entretenait avec son ami Coulon, à propos de la création en sa faveur d'une chaire d'histoire naturelle à Neuchâtel, se termina par sa nomination, avec l'agrément du roi, de professeur dans cette ville, où il prononça, le 12 novembre 1832, son discours d'ouverture.

Dès lors la carrière d'Agassiz est de notoriété publique. Le talent qu'il apportait à son enseignement eut pour effet rapide de faire converger vers lui les forces vives et les intelligences qu'il mettait promptement en ébullition. Sous son influence Neuchâtel devint un centre intensif d'activité scientifique. Société d'histoire naturelle, collections, musée ne tardèrent pas à éclore et à se développer comme sous une baguette magique. La forme familière de ses leçons aux jeunes gens les rendait infiniment attrayantes ; il excellait dans la méthode d'instruire en amusant. Ses leçons en plein air étaient de vrais fêtes ; la moindre colline, le plus insignifiant ruisseau devenait un thème de développement géographique ; la bestiole la plus commune, un sujet inépuisable d'observations curieuses et imprévues ; coquillage, caillou, fleur ou fruit, tout servait à démonstration.

Au mois d'octobre 1833, Agassiz épousa Cécile Braun, la sœur de ses amis de Carlsruhe et le jeune ménage s'installa modestement. L'année suivante parut la première livraison des « Poissons fossiles ». C'est alors qu'il fit en Angleterre un premier séjour qu'il renouvela en 1835 ; partout il reçut l'accueil le plus empressé. — De toutes parts affluaient les lettres de savants au jeune professeur en vogue ; dans le nombre il en était du directeur des salines de Bex, le géologue J. de Charpentier, qui attribuait au travail des glaciers

le dépôt des blocs de roche insolite qu'on retrouve çà et là à diverses altitudes. Ce fut pour Agassiz le point de départ d'une étude nouvelle, celle de la formation des glaciers. Diverses excursions qu'il fit alors avec Charpentier dans les Alpes le convainquirent de la justesse des observations de son nouvel ami.

Ce fut un coup de théâtre dans la séance de la Société helvétique des sciences naturelles, lorsque le 24 juillet 1837, Agassiz présenta sur ce point ses conclusions diamétralement opposées aux idées reçues d'érosion, et émit l'hypothèse hardie d'une époque glaciaire qui expliquait la présence des blocs erratiques par la formation des moraines. L'agitation des perruques devint un effarement presque hostile contre l'audacieux novateur.

D'honorables appels lui furent cependant adressés de Genève et de Lausanne¹, mais Agassiz tenait à rester à Neuchâtel. Son excellent père mourut en 1837. Edouard Desor vint cette année-là prendre place à côté de lui en qualité de collègue, puis Charles Vogt, et tous deux prirent une vive part à ses travaux. Ensemble ils entreprirent mainte excursion dans les Alpes, ce qui les amena en 1840 à établir directement un camp d'observation sur le glacier même de l'Aar, afin de fixer d'une manière rigoureuse les données scientifiques sur la marche des glaciers. Leur jeunesse et leur entrain leur rendirent seuls ce séjour supportable dans une situation périlleuse et absolument dépourvue de confortable et dans leur gaîté juvénile leur misérable gîte devint le somptueux « Hôtel des Neuchâtelois », vrai château branlant qu'ils ne retrouvèrent même plus entier l'année suivante.

¹ On est surpris de voir l'indifférence du canton de Vaud, sa patrie, si riche et si empressé d'ordinaire de mettre en relief ses ressortissants; il ne fit rien pour se l'attacher et lui préparer une position honorable. Ce n'est qu'en 1838 que des sollicitations lui furent adressées de Lausanne, où l'Académie le nomma professeur honoraire. (*L. Agassiz, son activité à Neuchâtel, etc.*, par L. FAVRE. *Bull. Soc. sc. nat. Neuch.* 1880).

D'autres escapades aussi aventureuses furent les ascensions au Mont-Rose, au Cervin, à la Jungfrau, qui provoquèrent de nombreuses publications sur les glaciers et le monde des Alpes, et mirent à la mode les excursions aujourd'hui banales dans ces désertes hauteurs. En plein hiver 1841, ils s'engagèrent même sur plusieurs glaciers, histoire de constater si, oui ou non, il s'en échappait des sources conformément à l'opinion de leurs adversaires. Un jour, montrant du doigt son front, un de leurs guides leur disait : « Oh! vous autres savants, vous êtes tous un peu malades là. » Une autre fois, à Grindelwald, ses amis furent accostés par un voyageur âgé qui, ayant entendu prononcer le nom d'Agassiz, leur demanda si c'était peut-être le fils du célèbre professeur. Il n'en revenait pas d'apprendre que c'était le professeur lui-même.

Cependant la modicité de ses ressources, qui mettait un perpétuel obstacle à la publication de ses travaux incessants, engagea Agassiz à écouter les propositions qui lui étaient faites de se rendre à Boston. Laisant sa famille en Europe, il se rendit en 1846 à Boston, où ses conférences obtinrent le plus grand succès. Lorsqu'un mot anglais lui faisait défaut, il y suppléait par le dessin. Dans ses démonstrations sur les métamorphoses des insectes, il en expliquait les phases successives, parlant et dessinant à la fois, jusqu'à ce que l'insecte ailé apparût tout à coup sur le tableau noir comme s'il sortait de sa chrysalide; la salle entière éclatait en applaudissements.

Son séjour s'y prolongea au milieu d'occupations scientifiques de tous genres. Au bout d'un an il quitta Boston pour Cambridge; c'est là qu'il reçut la nouvelle de la mort de sa femme à Fribourg en Brisgau.

En 1848, il entreprit une excursion aux Grands-Lacs où il releva plusieurs témoignages évidents qui confirmaient la plupart de ses théories. Toujours dévoré par la fièvre des

recherches, il multipliait ses publications qu'il laissait parfois inachevées.

En 1850, il se remarie avec Elisabeth Cabot-Cary et appelle auprès de lui son fils et ses deux filles. L'étude des massifs de coraux de la Floride l'absorbe pendant l'hiver de 1851; pendant l'été, il professe à Charlestown et se crée de nombreuses relations qui l'attachent définitivement au Nouveau-Monde. En 1854, il se fit construire une maison à Cambridge, où sa femme et ses filles fondèrent une école de jeunes filles qui devint rapidement prospère.

Toutefois sa santé commençait à s'altérer. En 1857, on lui offrit une place de professeur à Paris, mais il refusa, le classement des vastes collections du musée de Cambridge l'intéressant plus dès lors que tout le reste; de vastes ressources avaient été mises à sa disposition. La fondation du Musée de zoologie comparée, en 1859, au Harvard Collège, fut son œuvre définitive; il concentra toute son activité dernière au développement phénoménal de cet établissement de mondiale réputation, à la direction duquel son fils, M. Alexandre Agassiz, prête aujourd'hui le concours distingué de sa vaste érudition.

Ce fut cette même année 1859 que Louis Agassiz revint passer quelques mois en Europe, mais pour rejoindre bientôt son poste.

En pleine guerre de Sécession il se fit naturaliser Américain. En 1865, ayant besoin de repos, on lui facilita un voyage au Brésil, lequel dura seize mois et d'où il rapporta d'immenses collections. La nouvelle de la mort de sa mère, en 1867, lui causa un profond chagrin et il tomba lui-même malade. Ses collections, auxquelles il avait intéressé une foule de capitaines au long cours, s'augmentaient indéfiniment.

Appelé à prononcer un discours pour le centenaire de Humboldt, le 15 septembre 1869, la fatigue qu'il en ressentit

détermina chez lui une congestion cérébrale qui affecta la parole et le mouvement. Forcé de prendre du repos, il triompha du mal par son énergie. Il recouvra même assez de vigueur pour entreprendre un voyage sur mer le long de l'Amérique du Sud, afin d'opérer des dragages à de grandes profondeurs ; sa femme l'accompagnait comme dans le voyage au Brésil. Ce périple dura jusqu'en octobre 1872 et le fatigua excessivement.

Au commencement de décembre 1873, une nouvelle attaque le surprit au milieu de ses travaux ; il y succombait le 14 décembre.

Un bloc de granit du glacier de l'Aar, ombragé de sapins venus de la Suisse, marque la place où repose cet illustre savant, dont l'œuvre colossale ne compte pas moins de deux cent soixante-huit publications.

Aug. BURNAND.

LE TIR DU PAPEGAY A YVERDON

On a souvent parlé des tirs d'autrefois dans diverses publications. En 1899, entre autres, à l'occasion du dernier Tir cantonal d'Yverdon, un grand nombre de journaux vaudois ont publié des notices, soit sur les précédentes fêtes de ce genre, soit sur les anciennes abbayes de tireurs qui ont existé chez nous dès l'époque de Savoie. Il y aurait encore, sans doute, bien des renseignements à glaner sur l'histoire du tir dans le Pays de Vaud et peut-être un amateur de ce sport national voudrait-il, un jour, grouper dans un travail définitif tout ce que l'on peut connaître sur ce sujet intéressant ¹.

Un côté de la question qui a été généralement négligé jusqu'à maintenant, c'est la fête de tir elle-même à l'époque

¹ Ce travail était déjà écrit lors de l'apparition de l'ouvrage de M. Amiguet : *Les Abbayes vaudoises*.